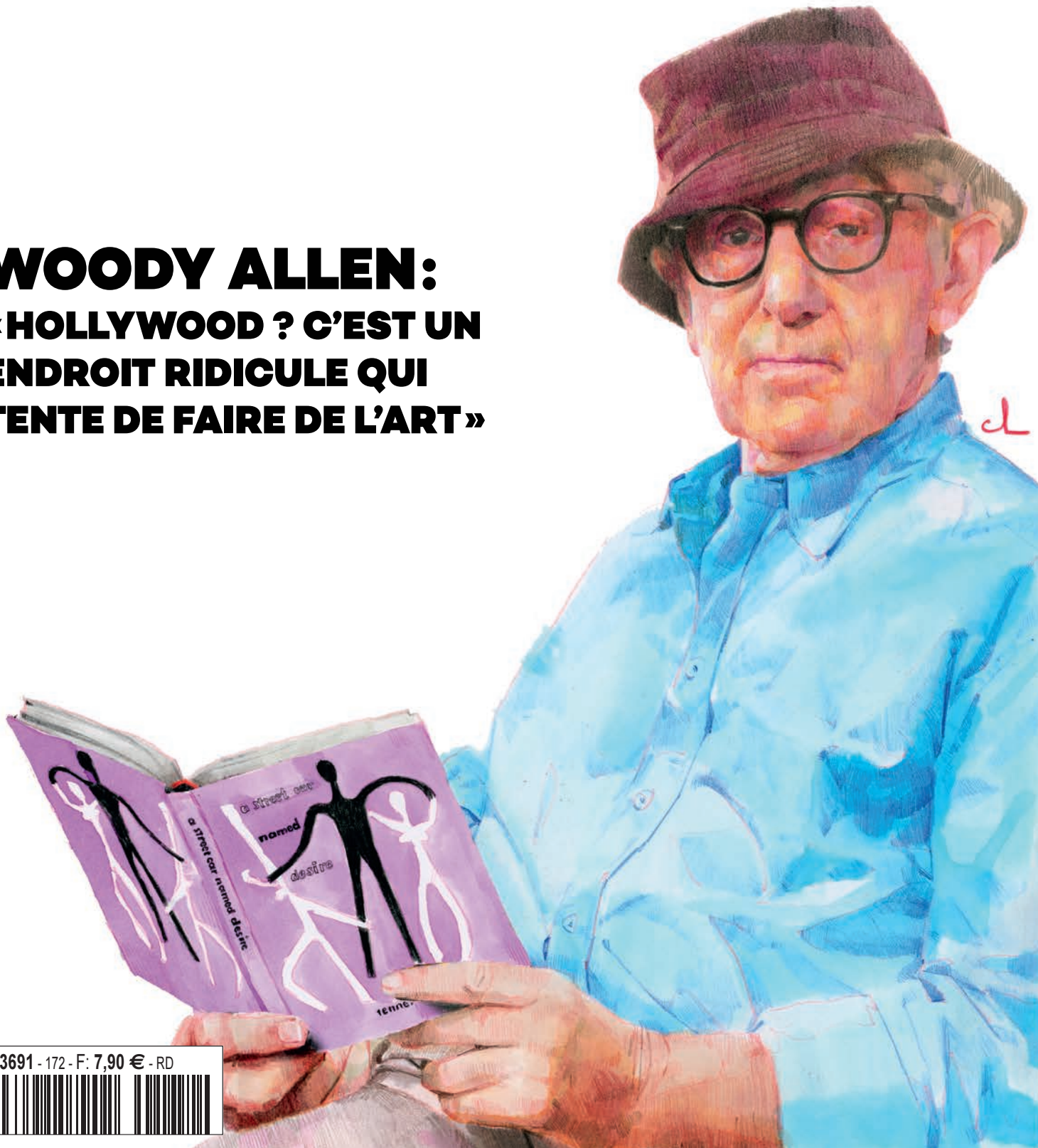


TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

**WOODY ALLEN:
«HOLLYWOOD ? C'EST UN
ENDROIT RIDICULE QUI
TENTE DE FAIRE DE L'ART»**



L 13691 - 172 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

Lidia Jorge : « Depuis l'Ukraine, un tremblement de terre a eu lieu dans mes convictions »

SCÈNE

Don Giovanni
Le beau salaud de l'ère #MeToo

ART

Kenny Scharf/Sonic Bad
Les rebelles de New York



HAUSER & WIRTH PUBLISHERS



Nouveauté

Le miroir intérieur

Entretiens avec la collectionneuse Ursula Hauser

shop.hauserwirth.com

ÉDITO

Pogrom contre les juifs

PAR VINCENT JAURY

Je n'ai pas le cœur à écrire sur l'art. Les livres, les films, les pièces de théâtre, les peintures, rien n'y fait : tout a perdu de sa saveur. Comment être affecté par l'art, quand des images de désolation tournent en boucle dans nos têtes ? On dit que l'art console. Rien de plus faux au moment des crimes. L'art ne peut rien devant le diable qui opère.

Ces images, ce sont celles de voitures calcinées, au bord de la route, où se déroulait la rave party où 260 jeunes, pacifistes, ont trouvé la mort ; ces images, ce sont celles de cette jeune femme, tirée par les cheveux par les terroristes du Hamas, puis traînée, à moitié nue, dans les rues de Gaza, sur laquelle, dit-on, ils auraient uriné ; ces images, ce sont celles des kibboutz où des pogroms se sont déroulés. Il faut les nommer : Kfar Aza et Be'eri. Des massacres y ont eu lieu, des centaines de morts. Des bébés ont été *a priori* décapités, des femmes violées, des hommes brûlés vifs. Le Hamas est seul coupable. Des images, enfin, de ces enfants kidnappés, qui circulent sur les réseaux sociaux. Ce petit Kfir, de trois ans, roux aux cheveux courts, au doux sourire de l'innocent ; cette petite fille, aux tresses blondes, assise sur la plage, laissant filer du sable de ses doigts, au doux sourire de l'innocent. J'énumère, concrètement, simplement, ces images qui m'ont été données de voir, fidèle à l'injonction de Primo Levi de « raconter » : « Nous devons raconter ce que nous avons vu afin que la conscience morale de tout un chacun reste éveillée, et qu'elle s'oppose, qu'elle fasse office de digue, de sorte que toute velléité future soit étouffée dans l'œuf, de sorte qu'on n'entende plus jamais parler d'extermination. » Las, aucune digue n'a pu empêcher Auschwitz ; las, aucun grillage high-tech n'a pu empêcher l'invasion terroriste. Mais la presse française a répondu à l'injonction de Primo Levi, *Libération*, *Le Figaro*, *le Point*, *L'Obs*, *Le Monde* ont raconté, recueilli les témoignages. On s'en félicite, la presse de notre pays a été au rendez-vous de l'histoire. Seul *L'Humanité* nous a fait honte alors que toutes les images d'horreur d'Israël nous parvenaient. Dans le daté du 9 octobre, deux jours après les massacres, un Hamas qualifié de mouvement de résistance ; pire, une phrase d'exergue : « Israël porte l'entière responsabilité d'une telle situation ». Ou comment se noyer dans son idéologie déréalisante. Pauvre Jaurès. *Télérama*, de son côté, pose une question ignoble, le 9 octobre, sur son site : « Attaque du Hamas contre Israël : guerre, terrorisme ou résistance ? ».

Ils ont raconté aussi, les politiques. J'ai regardé, le 10 octobre, les Questions au gouvernement des présidents de chaque groupe parlementaire. Tous ont pris la mesure de ce qui se déroulait devant nos yeux. Concrètement, simplement : ce qu'ils ont vu, et une condamnation sans équivoque du Hamas. Seuls Panot et la LFI ont vociféré, islamo-gauchistes incapables de voir ce qu'il y avait à voir. Et surtout, incapables d'une seconde, d'une minute de commisération pour les civils israéliens tués. Cette absence dans le discours d'une seconde, d'une minute de commiséra-

tion pour les victimes israéliennes a un nom : l'antisémitisme.

Il nous est naturel, pour nous, démocrates européens, de pleurer nos amis israéliens, démocrates aussi, partageant de nombreuses valeurs, un mode de vie, une conception du monde... Et pour cause, une grande partie des Israéliens est d'origine européenne. Nous sommes tous Israéliens. Mais, nous autres Européens, sommes héritiers des Lumières et de l'humanisme. Et nous devons souffrir aussi pour les bébés et les enfants tués à Gaza. Comme le dit Finkelkraut, les tautologies sont nécessaires pour ne pas s'éloigner trop de la réalité : Un bébé mort est un bébé mort, une femme violée est une femme violée, un enfant enlevé est un enfant enlevé. Pas de nationalité-là qui compte, pas de nuance, pas de contexte, pas de justification.

Qu'on ne me fasse pas dire néanmoins ce que je ne veux pas dire, qu'il y a une symétrie entre Israël et le Hamas. Car il y a bien d'un côté, un Etat démocratique et de l'autre une organisation terroriste. Précisons aussi que je ne suis pas de ceux qui pensent naïvement qu'il y a d'un côté, de gentils Palestiniens qui subissent, de l'autre un Hamas bourreau : il y avait certainement des centaines de Gazaouis qui ont profité de l'entrée des terroristes pour aller piller, violer, kidnapper. Un socle de Gazaouis soutient le Hamas. Combien sont-ils ? C'est la question.

Autre point : j'entends souvent une comparaison entre cette guerre menée par le Hamas et celle de Kippour, au motif que les deux guerres ont été des attaques surprises. Rien de plus faux nous dit Annette Wieviorka et elle a raison. Il s'agit plutôt d'établir une comparaison avec le nazisme : d'une part avec les *Einsatzgruppen* qui en marge de la Wehrmacht perpétrèrent des massacres de civils juifs, indistinctement à l'endroit de vieillards, de femmes et d'enfants ; d'autre part, n'avons-nous pas à faire à un « antisémitisme rédempteur », chez les uns comme chez les autres, c'est-à-dire une volonté d'extermination des juifs inscrit pour les premiers dans *Mein Kampf*, pour les seconds dans la charte du Hamas, dans l'objectif pour les premiers d'établir un Reich de 1000 ans, pour les seconds d'imposer un Califat. D'où la question qui se pose de savoir si oui ou non l'attaque du Hamas a un caractère génocidaire.

Aucun mot ne peut décrire ce qui s'est passé dans cette rave, à Kfar Aza, à Be'eri et ailleurs. L'indicible qu'évoquaient Imre Kertész, Primo Levi, Claude Lanzmann, prend son sens aujourd'hui. Tous les mots qui nous viennent à l'esprit pour dire notre effroi face à des bébés juifs décapités, nous semblent dérisoires. Tuer un bébé, c'est s'en prendre à l'humanité tout entière ; tuer un bébé, c'est rendre nul l'avenir ; tuer un bébé, c'est salir le monde.

Pour l'heure, Israël, les États-Unis et l'Égypte s'entendent pour établir un couloir humanitaire à Gaza. Ce geste montre, s'il le fallait, la supériorité morale de la démocratie israélienne- même mal en point à cause de Netanyahu- sur les barbares du Hamas.



P. 22
LIDIA JORGE



P. 52
WOODY ALLEN



P. 66
DON GIOVANNI



P. 98
KENNY SHARF ET SONIC BAD

SOMMAIRE

N°172 NOVEMBRE 2023

- | | |
|--|---|
| 03 News | 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers |
| 03 Edito général | 12 Chronique Book Emissaire d' Eric Naulleau |
| 06 J'ai pris un verre avec David Le Bailly | 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem |
| 08 Chronique Usages du monde de Benjamin Haddad | 16 Révélations |
| | 18 En coulisse |

Page 20 | LITTÉRATURE

- | | |
|--|-----------------------------|
| 20 Edito livre | 28 Meilleurs romans du mois |
| 22 L'interview : Rencontre avec l'immense écrivain Lidia Jorge pour son dernier roman <i>Misericordia</i> . | 42 Festival et essais |

Page 48 | CINÉMA

- | | |
|---|-----------------------|
| 48 Edito ciné | 58 Cahier critiques |
| 52 L'interview cinéma : Rencontre au long cours avec Woody Allen , pour <i>Zero gravité</i> , son recueil de nouvelles aussi drôle que corrosif. | 61 Expos, DVD/Blu-Ray |

Page 64 | SCÈNE

- | | |
|--|--|
| 64 Edito scène | 76 Portrait : Wen Hui , la chorégraphe chinoise qui danse pour la liberté des femmes. |
| 66 Reportage : <i>Don Giovanni</i> occupe toutes les scènes en cette rentrée. Le séducteur n'en finit plus de nous fasciner. | 78 Critiques théâtre, danse, musique |
| 74 Interview : Stanislas Nordey , le metteur en scène adapte Christine Angot et joue Lucrèce. | |

Page 96 | ART

- | | |
|---|--------------|
| 96 Edito art | 106 Galeries |
| 98 Entretiens : Légendes du street art, Kenny Sharf et Sonic Bad déroulent leurs jeunesse très agitées... | 110 Expos |

122 En route ! Va devant !

PARIS

8 novembre - 23 décembre 2023

GREGORY CREWDSON

Eveningside

TEMPLON
II

28 RUE DU GRENIER-SAINT-LAZARE | +33 (0)1 85 76 55 55
paris@templon.com | templon.com



PAR VINCENT JAURY
PHOTO FRANCK FERVILLE

Vendredi 29 septembre. 10H, brasserie l'Estel, 13 rue Clément Marot. À quelques mètres de l'avenue Montaigne ; à quelques mètres de l'appartement où David Le Bailly a vécu les quinze premières années de sa vie. D'où s'est suicidée sa grand-mère, à 80 ans (Pia Nerina dans le livre) sujet du magnifique roman *Hôtel de la Folie* paru au Seuil. Après notre entretien, nous avons descendu la rue pour me faire découvrir l'immeuble d'enfance, personnage du roman. Il me montre sa chambre qu'il partageait avec sa grand-mère, et celle de sa mère. Oui, ils vivaient à trois. L'enfant aime à la folie sa grand-mère, « une grande aventurière » me dit-il. Une grande aventurière dont le narrateur cherche à savoir d'où vient l'argent ; d'où vient cet appartement acheté de 120 mètres carrés dans le quartier le plus luxueux de Paris. Il retrouvera sa trace : un homme, un amant, qui l'a entretenue, proche de Franco. Milliardaire, maire de Barcelone, rien que ça. Il y a même une photo de lui à côté d'Himmler. Ces découvertes ont-elles changé son regard sur sa grand-mère ? « C'est trop facile de juger. Pia Nerina se foutait de la politique, ce sont les circonstances... Et puis c'est ma grand-mère, voilà tout. » Une louable indulgence. Sa mère ? Il la hait.

Violente, atrabilaire, furieuse, capable de « rouer de coups » sa propre mère. Belle, très belle, cultivée, de la discussion, elle se dégrade au fil du temps. Sa vie est un ratage, « incapable d'amour pour autrui ». Elle est décédée il y a trois ans. Il a vendu l'appartement familial : « il fallait rompre, partir. » Hasard, destin : il se retrouve alors dans le Marais, même rue que son père biologique. Il était au 4, il est au 10. Ça aurait plu à Modiano, auteur qu'il révère. Dans le livre, il y a une

« J'adore Drieu »

géographie méticuleuse, des noms de rue, des noms de magasins etc. Mais je lui dis qu'à mon avis Modiano n'est pas l'écrivain dont il est le plus proche. Le Bailly est moins mélancolique, moins nébuleux que le prix Nobel. Et je lui dis : Drieu. « Je suis content que tu me dises ça, j'adore Drieu ». Oui, le désespoir des gens riches, le suicide, cette langue délicate, sentimentale au bon sens du terme, un goût de la belle phrase qui ne creuse pas, et une indifférence à l'architecture romanesque. Le charme plus que la pensée. On est aux références : chez lui, trois affiches, le *Feu Follet*, *La Maman et la putain*, *La grande Bellezza*. On trouve de tout à *L'Obs* ! (David Le Bailly y est journaliste).

Sinon l'immense Aharon Appelfeld pour l'épure, Simenon pour l'atmosphère parisienne, et Huguenin « *La Côte sauvage*, un reste de romantisme chez moi ». J'oubliais : Mauriac. Pour le rapport des bourgeois à l'argent. Toutes ces dégueulasseries.

Il se promène encore parfois dans le quartier Montaigne, partagé entre la mélancolie d'une jeunesse qui s'efface et un amer soulagement que cette terrible période de sa vie soit révolue. Il se souvient qu'il lui arrivait adolescent d'aller voir des spectacles à deux pas de chez lui, à la Comédie des Champs-Élysées, en se faufilant en douce par l'entrée des artistes. Quelques bons souvenirs, quand même. Il aime Truffaut bien sûr, *Les Quatre Cents Coups*, l'enfance brisée. Il se souvient de son école primaire, Robert Estienne : il y avait très peu d'enfants dans ce quartier, il jouait avec des fils de concierge. Sa mère détestait ça : il fallait à tout prix que son fils poursuive l'ascension sociale familiale. Une grande école ou rien ; il fera une grande école, puis journaliste. Que journaliste ! se plaignait-elle. Le snobisme des tristes.

Le Bailly est au moment où j'écris sur la liste du prix de Flore et du Prix Interallié. Sa mère aurait sans doute signé. Je lui souhaite de gagner l'un des deux. La viscéralité du roman a un puissance corrosive. Parlons bref : quel livre !

HÔTEL DE LA FOLIE
David Le Bailly,
Seuil, 18,50 €

Je est un autre ?

30.09.2023 > 07.01.2024



nemo

biennale internationale
des arts numériques
de la Région Île-de-France



**CENT
QUATRE
#104 PARIS**



biennalenemo.fr

CHRONIQUE

Génocides ukrainien, arménien et israélien

USAGES DU MONDE

PAR BENJAMIN HADDAD

Arménie : un génocide sans fin et le monde qui s'éteint,
Vincent Duclert, Les Belles Lettres, 2023, 136p., 9,90 €

Dans ce petit essai éclairant paru en octobre 2023, l'historien des génocides Vincent Duclert, qui fut chargé récemment par le président de la République de présider la commission pour la mémoire du génocide rwandais, livre un plaidoyer pour la cause arménienne. Le livre, écrit à la suite du blocus imposé par l'Azerbaïdjan au couloir de Latchine, est l'avertissement d'un drame déjà en partie accompli au moment de sa parution. Au moment où j'écris ces lignes, l'Azerbaïdjan vient de hisser son drapeau dans le Haut-Karabagh mettant fin à des millénaires de présence arménienne dans l'enclave. Mais c'est l'existence même de l'Arménie qui est aujourd'hui en jeu avec la menace explicite par les dirigeants Aliyev et Erdogan d'imposer une continuité territoriale entre Turquie et Azerbaïdjan. C'est ce « génocide sans fin » de la nation arménienne que Duclert veut analyser et dénoncer.

La même semaine, le Hamas a livré un pogrom ignoble sur les populations du sud d'Israël, infligeant au peuple juif sa pire journée d'horreur depuis la Shoah. Aux cris de « mort aux Juifs », le Hamas, dont la charte génocidaire et antisémite vise à l'éradication d'Israël, a violé, tué, et pris plus de 150 otages, femmes, enfants ou vieillards. Pendant ce temps, la Russie de Poutine poursuit sa guerre d'agression contre l'Ukraine, bien contente de voir le monde détourner le regard, un instant espérons-le. Deux essais « historiques » publiés par Poutine lui-même, et son ancien Premier ministre Medvedev, à l'été 2021 ont précédé cette guerre pour préparer le terrain idéologique en niant l'existence même de la nation ukrainienne, et bien sûr le génocide du Holodomor dont elle a été victime, les famines organisées par le régime de Staline.

Pourquoi faire ce lien ?

Au plaidoyer pour la cause arménienne, Duclert ajoute une réflexion innovante sur la notion même de génocide. Celui-ci ne doit pas être défini uniquement à travers sa phase « paroxysmique », c'est-à-dire la mise en œuvre violente de l'extermination d'un peuple (1915-16 pour l'Arménie, ou la Seconde Guerre mondiale pour les Juifs),

mais doit plutôt s'appréhender comme un processus long. Il démarre avec sa phase idéologique, la déshumanisation du peuple visé, pour se poursuivre, après la phase paroxysmique avec la négation du génocide, qui fait partie du processus d'effacement lui-même : « l'idéologie de la négation du génocide appartient également à la longue durée du génocide. » (...) « Un génocide se définissant par sa préparation, sa planification, son intention, il est logique d'y intégrer tout le processus qui y conduit, dénommé « processus génocidaire », ainsi que la sortie de la phase paroxysmique qui n'a jamais signifié la fin de l'extermination. Le « parachèvement du génocide » s'est abattu entre 1919 et 1923 sur les rescapés arméniens, tandis que les Grecs du pont et les assyros-Chaldéens continuaient eux aussi d'être massacrés. »

Des noms du XX^e siècle qui font écho au nôtre traversent l'essai de Duclert. Vassili Grossmann, juif soviétique (ou ukrainien), auteur du plus grand chef-d'œuvre de littérature antitotalitaire du XX^e siècle sur la convergence du nazisme et du stalinisme à Stalingrad *Vie et Destin*, qui évoque aussi la cause arménienne dans *La Paix soit avec Vous* en 1961. Raphael Lemkin, juriste juif, inventeur du concept de génocide, inspiré par l'horreur arménienne : c'est en partie à Lamberg, aujourd'hui la ville ukrainienne de Lviv, que Lemkin développe ses thèses qui ne trouveront écho qu'après la Shoah. Les trois génocides se croisent : trois nations meurtries, longtemps privées d'Histoire qui viennent de ressurgir des décennies après les tragédies du XX^e siècle.

Face aux génocides, à leurs négations et leur résurgence, Duclert plaide pour un « fanatisme de l'humanité ». Entendons là l'avertissement d'un monde où la violence brute et l'ensauvagement reprendraient le dessus. C'est désormais un poncif de dire que l'Histoire, le tragique sont de retour en particulier sur le continent européen et son voisinage proche. Mais qu'ils reviennent en tentant à nouveau d'effacer trois nations frappées de génocide au XX^e siècle, trois démocraties face à des régimes autoritaires, trois nations fragiles qui servent de rappel et d'avertissement pour l'humanité, devrait nous éveiller.

la villette

SAISON 2023
2024

VOUS ÊTES
PLUTÔT **DANSE ?**

ABONNEZ-VOUS  **!**

À PARTIR DE 8 € / SPECTACLE

Ousmane Sy

Lucinda Childs / Robert Wilson

Anne Teresa De Keersmaeker

**Batsheva Dance Company /
Ohad Naharin**

Angelin Preljocaj

Trajal Harrell

**Blanca Li /
Abd al Malik /
David Grimal**

**Benjamin Millepied /
Nico Muhly**

...



01 40 03 75 75 • lavillette.com

   **#LaVillette**



Avec les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, la MC93 – maison de la culture de Seine-Saint-Denis et le Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris :
Anne Teresa De Keersmaeker • Avec Chaillot – Théâtre national de la Danse ; Lucinda Childs / Robert Wilson, Angelin Preljocaj ; Batsheva Dance Company / Ohad Naharin • Avec Chaillot – Théâtre national
de la Danse et dans le cadre du Festival d'Automne 2023 – Portrait Trajal Harrell : Trajal Harrell • Avec la Philharmonie de Paris : Benjamin Millepied / Nico Muhly, Blanca Li / Abd al Malik / David Grimal

CHRONIQUE

Sémiologie de la publicité

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Le roman national des marques. Raphaël Llorca,
L'aube, 385p., 24,90 €

Quelles histoires les publicités nous racontent-elles ? Que disent-elles de l'époque ? Depuis American Airlines qui réagit au 11 septembre par le slogan « nous sommes un mode de vie » jusqu'à Heineken qui forgea l'expression « restez ensemble et séparés » pendant le confinement, en passant par Chrysler et sa défense de l'industrie automobile après la crise des subprimes, la vision carte-postale d'une France glamour des campagnes Air France, ou le « be normal » de Celio, les marques ne cessent, non seulement de nous séduire, mais aussi de vouloir faire-récit de notre monde. Comme s'il s'agissait, avec les mythes qu'elles créent, de colmater un vide : la béance de nos imaginaires communs.

C'est ce phénomène étrange de substitution narrative que Raphaël Llorca explore dans son dernier livre, un ouvrage aussi érudit que vif, *Le Roman national des marques*. A l'heure où les discours politiques brandissent sans cesse des idées de la France qui semblent échapper à l'objet même du récit qu'ils aspirent à construire, où l'humour satirique tend à être remplacé par un stand up qui se concentre sur des situations issues de la vie quotidienne, où la littérature continue d'osciller entre sa tendance myope et son penchant presbyte, d'autres signes, d'autres mythes surgissent : sous l'effet d'une américanisation du récit, les marques ne se contentent plus d'aborder la publicité comme un moyen de faire-vendre, mais comme un art du roman national.

Qu'est-ce que le roman national ? Pas tout à fait l'histoire des historiens, ni un pacte social, mais ce que Llorca nomme l'articulation de récits tensifs, des narrations qui répondent aux trois grandes équivoques constitutives de notre société : l'opposition de l'un et du multiple (individualisme contre fusion), de la permanence et de la révolution (coupure historique contre continuité), de

la grandeur et du déclin. Les marques, note-t-il, aspirent de plus en plus à transformer le vide creusé par le politique, le champ intellectuel ou encore la spiritualité pour répondre à la question de notre histoire commune. Aussi, prenant leur pays pour objet, elles transforment leurs parts de marché en fédérations d'esprits. Il y a les marques qui jouent sur l'imaginaire gaulois, celles qui rêvent de faire rayonner le folklore français aux quatre coins du monde, les firmes qui s'inscrivent au contraire dans une adaptation trans-nationale, ou encore celles qui, à l'instar de Scandinavian Airlines et son si bien trouvé « We are travelers », ont fait de leur slogan des devises politiques à proprement parler. Toutes ont converti leurs choix économiques en systèmes de mythes.

Telle est la force de l'essai de Llorca : c'est une truculente exégèse de la publicité. Regorgeant d'exemples qu'il soumet à un regard neo-barthésien (il était temps !), il s'attache à exhumer toute la puissance de récit que recèlent ces signes du quotidien. Ainsi, il renoue avec une démarche profondément littéraire : chercher la clé des temps dans leur superficie. Dans leurs effets de mode, autant dire de réclame.

Reste une question : le roman national est en crise, diagnostique Llorca - mais d'où vient cette crise ? Est-elle l'œuvre d'une dévaluation constante du politique ? D'une dislocation de notre être-ensemble ? Ou, plutôt, d'une fragilité émanant du roman lui-même, dont Segalen démasquait déjà la douteuse ductilité ? Mais alors, et pour finir avec une hypothèse : et si, à notre époque, nos récits collectifs devaient s'émanciper du surmoi romanesque ? Et s'ils gagnaient à se placer sous l'égide d'autres formes narratives ? Et s'il fallait abandonner l'idée de « roman national » au profit, par exemple, d'un poème en partage ?

Clara Arnaud

**PRIX MOUANS-SARTOUX DU LIVRE ENGAGÉ
POUR LA PLANÈTE 2023**

“Un roman fascinant. Un roman magnifique qui interroge notre rapport à la nature, au sauvage et à tout ce qui nous échappe.”

Augustin Trapenard,
France 5 – La Grande Librairie

“Un beau texte sur la réalité pastorale et montagnarde. Un univers grandiose...”

Fabrice Drouzy, *Libération*

“Une écrivaine du dehors, qui creuse le sillon du sauvage.”

Léonard Desbrières, *Lire Magazine littéraire*

“Son écriture à vif révèle la nature sauvage de la montagne, et la violence des êtres vivants. Époustoufflant.”

Christophe Henning, *La Croix*

“Suivre Clara Arnaud, c’est retrouver des sensations rares, le vent dans les cheveux, la fougue au cœur.”

Elisabeth Barillé, *Le Figaro Magazine*



ACTES SUD

CHRONIQUE

Têtes à claques

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

La mort porte conseil, Hervé Paolini,
Serge Safran éditeur, 208p., 18,90 €

Made in Korea, Laure Mi Hyun Croset
Okama, 112p., 18 €

Personne n'aurait certes songé à classer l'existence de Félix Bernardini parmi les grands crus, mais l'étiquette ne manquait pas d'impressionner : « Président de la Chasse, directeur des remorques Loisel & Cie, le monsieur si bien habillé qui habitait la belle maison du bas du bourg, le Félix Bernardini connu de tout le village. » Et voilà que l'honnête millésime tourne au vinaigre. Sa nouvelle femme court le gueux, sa fille aînée désapprouve le remariage, les affaires dévalent soudain une mauvaise pente et, pire que tout, son morveux de beau-fils a pris la détestable habitude de lui administrer une taloche derrière la tête en guise d'apéritif avant chaque dîner familial. Notre héros aurait-il fait son temps, tout comme l'entreprise qu'il gère selon des méthodes dépassées ou ce hameau dans lequel il s'obstine à venir déjeuner : « on avait du mal à imaginer qu'il y avait eu ici, à l'époque médiévale, un bourg prospère de trois mille âmes » ? Le point de bascule se situe le jour où son beau-fils ne se contente plus d'humiliations, mais lui écrase une cigarette allumée au milieu du front. La brûlure devient un ulcère. La chronique familiale se fait polar. Et le polar vire au cauchemar. Cette première fiction séduit par sa maîtrise des codes du roman noir, ici transposés dans le cadre d'une petite ville. Rien n'empêche de rêver à l'adaptation qu'aurait pu en faire Claude Chabrol pour le cinéma (avec bien sûr Stéphane Audran dans le rôle de la femme infidèle) — on laissera au lecteur le plaisir de découvrir quelques clins d'œil adressés au *Boucher*, l'un des plus célèbres films du réalisateur français. Pas un emploi ne manque à la distribution d'un bon récit policier, du détective privé ambigu aux voyous décérébrés, du flic dépassé à l'homme ordinaire lentement broyé entre les rouages de l'intrigue. Et la langue se fait plus âpre à mesure que celui-ci s'enfonce dans la tragédie : « Je me précipitais aux toilettes sans répondre. J'ai vomi comme j'ai pu une salive épaisse chargée d'amertume. Je ne pouvais m'empêcher de claquer des dents entre les spasmes. (...) Quand je me suis enfin décidé à tirer la chasse, c'était comme si ma cervelle foutait le camp dans les canalisations. » Alphonse Boudard montrait *La métamorphose des cloportes*, Hervé Paolini décrit la transformation d'un notable en personnage échappé de quelque hard-boiled américain : « Je sens ma trajectoire de vie perdre de sa puissance, prendre l'aspect d'une branche

morte et tortueuse, se tourner vers le sol comme un bâton de sourcier fatigué. Le champ de mes possibles va se réduire encore au point de n'être plus qu'un choix infime, un choix ultime, un dernier souffle ». Si *La mort porte conseil*, espérons qu'elle donne à l'auteur celui de nous offrir rapidement un deuxième roman.

Ce n'est pas derrière la tête que le narrateur anonyme de *Made in Korea* reçoit lui aussi une claque décisive, mais en pleine figure : « Le diagnostic était tombé. Il allait devoir modifier drastiquement ses habitudes, lui qui ne s'était jamais amusé à les définir avec précision. » Diabète de type 2. De quoi le décider à se lever du canapé où il passe l'essentiel de son temps à se gaver de pizzas en développant des jeux vidéo. Et quand on part ainsi de loin, pourquoi ne pas partir tout aussi loin ? Dans son pays d'origine par exemple, où celui qui est entretemps devenu un bon Normand a été adopté tout enfant. Direction la Corée du Sud pour un voyage initiatique du virtuel vers la réalité, même si celle-ci continue de se dérober dans l'avion, où le passager ne montre pas un niveau de conscience beaucoup plus élevé qu'une valise, lors de l'escale à Abou Dabi dont l'aéroport lui évoque « un parc d'attractions pour adultes » et même dans un premier temps à Séoul en découvrant les effets de la chirurgie faciale sur les adolescentes coréennes. L'atterrissage existentiel prendra la forme d'une initiation au taekwondo, ce qui se fait de plus proche d'un sport national, et d'une découverte des différents quartiers de la capitale coréenne. De quoi secouer un être jusqu'alors confit dans ses habitudes : « Il avait l'impression d'être venu soigner son corps et que c'était son âme qui morflait. » S'ensuivent un moment d'extase et le retour à Rouen, ville dont les charmes apparaissent sous un nouveau jour à l'enfant prodigue, preuve que l'herbe n'est pas toujours plus verte ailleurs, sauf en Irlande bien sûr, sa prochaine destination en compagnie de l'ami Tim rencontré en Corée. Pour citer un autre Normand, il est probable que Laure Mi Hyun Croset, c'est lui, que la romancière suisse native de Séoul ait transposé quelques-unes de ses expériences personnelles. Son roman n'en déjoue pas moins avec élégance et distance les clichés trop souvent attachés à cette recherche des racines presque devenue un genre littéraire à part entière.